

Cah. ORSTOM, sér. Sci hum., IV, 3-4 - 1967

LE PAYS BANDZABI AU NORD DE MAYOKO, ET LES DÉPLACEMENTS RÉCENTS DE POPULATION PROVOQUÉS PAR L'AXE COMILOG

PAR B. GUILLOT*

Dans le cadre des thèmes de recherche du comité technique ORSTOM de géographie (colonisation de terres neuves, terroirs, relations villes-campagnes) nous avons entrepris l'étude monographique d'un village déplacé au Congo et les lignes qui vont suivre ne sont que l'exploitation de l'enquête démographique.

Celle-ci avait pour objectifs une reconnaissance rapide du terrain ; elle visait notamment à démontrer les mécanismes des mouvements de population provoqués par l'axe COMILOG (1), dont les motivations essentielles sont la possibilité d'exporter plus facilement les produits de l'agriculture, de les vendre sur les marchés créés par les petits centres échelonnés le long de son parcours, et la recherche d'un emploi rémunéré. Une investigation de ce genre nous a paru susceptible de fournir d'utiles renseignements sur la façon dont des communautés villageoises réagissent à de telles sollicitations ; des différences nettes de comportement sont en effet apparues, liées à des situations géographiques particulières (terroirs) ou à l'état des groupes en question (conflits internes, ou de génération) (2). En outre ces migrations n'ont pas manqué d'avoir des effets sur l'état de la population ; à une situation de base déjà très mauvaise est venue ainsi s'ajouter une opposition fondamentale, entre des groupements ruraux vieillissants, et des centres urbains extrêmement jeunes.

Le choix de la zone d'enquête a été guidé par ces considérations ; il nous fallait trouver une région relativement homogène, où les déplacements aient été suffisamment longs et importants. Deux tronçons de route « court-circuités » par la création du nouvel axe étaient susceptibles de convenir, ceux de Kibangou à Mossendjo, et de Mayoko à Koulamoutou. Nous avons retenu le second, qui avait l'avantage d'être plus peuplé, et qui pouvait fournir des éléments intéressants, l'ancienne route s'éloignant progressivement de la nouvelle.

* Chargé de recherches - Centre ORSTOM de Brazzaville.

(1) Sigle de la « Compagnie Minière de l'Ogooué » qui exploite le puissant gisement de manganèse de Moanda (200 millions de tonnes reconnues), au rythme de 1 400 000 tonnes par an. Pour l'évacuation du minerai on a dû construire une voie ferrée de 290 km, doublée par une route de desserte.

(2) Nous avons à ce propos retiré un grand avantage de notre collaboration avec P. Ph. REY et G. DUPRÉ, qui mènent dans ce secteur une vaste enquête socio-économique.

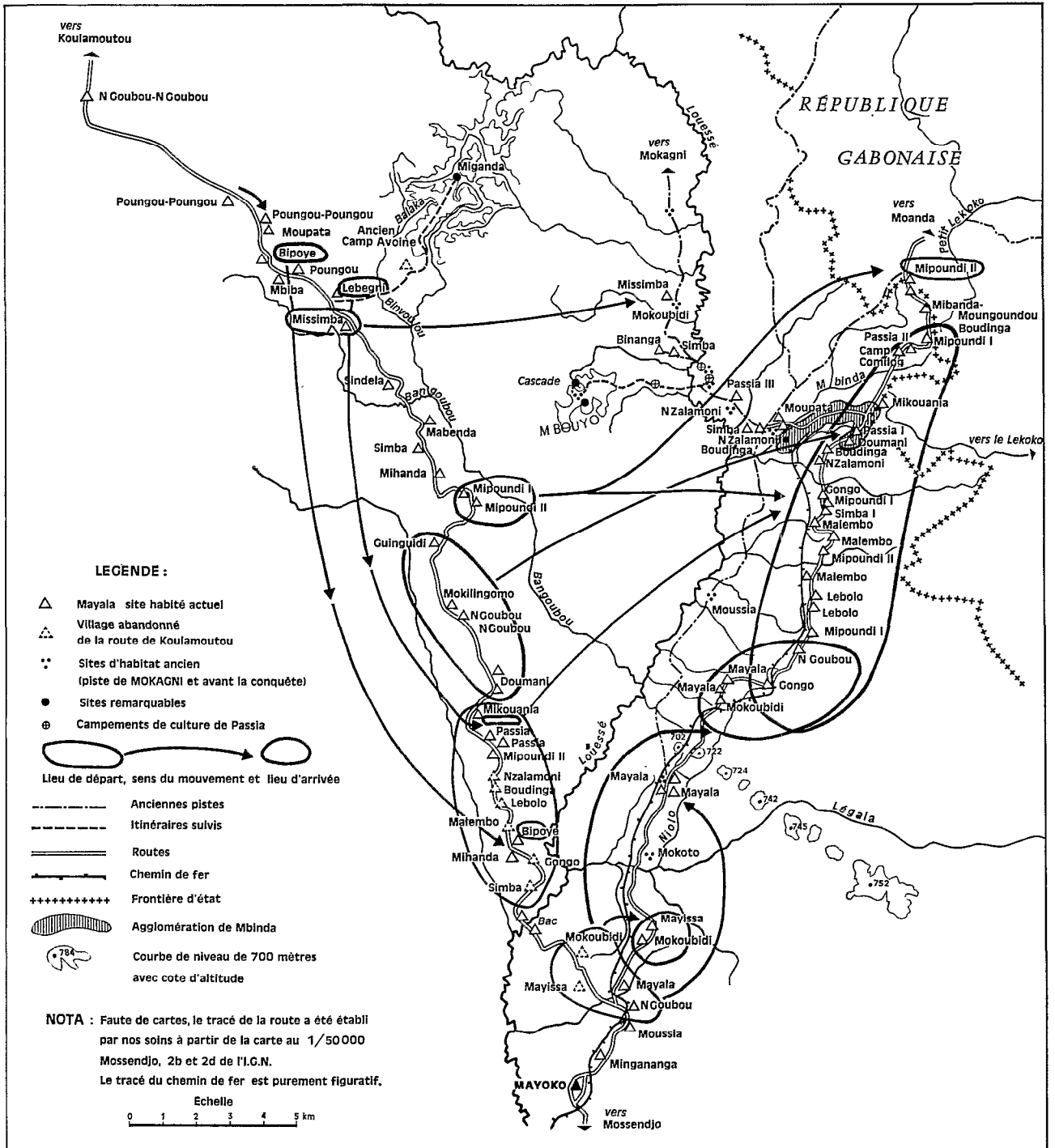


FIG. 1. — L'axe COMILOG et les déplacements de populations au nord de Mayoko.

I. LE PAYS ET SES HABITANTS

A. Présentation géographique

Le pays situé entre Mayoko et la frontière du Gabon offre une certaine unité géographique ; il correspond à la partie supérieure du bassin de la Louessé, et il est constitué de roches homogènes (granodiorites) formant le versant Sud des monts Birougou. Celui-ci est découpé par un réseau hydrographique dense en multiples collines rondes ; entre elles l'écoulement est souvent incertain. La Louessé s'est taillée au travers une large vallée ; sa pente est faible et le lit majeur très large, marqué par un bourrelet de berges très net, avec chenaux latéraux.

On peut remarquer au passage le tracé rectiligne de certaines rivières (Missembi, Louessé depuis le confluent du Bissolongu jusqu'à Gongo, Niolo) et le curieux alignement de collines qui s'étire depuis la Louessé, au niveau du Tiouni, sur plus de 10 km vers le sud-est.

Le climat comporte une saison sèche de trois mois, encadrée par deux saisons de pluies importantes entre lesquelles s'intercale une petite saison sèche de deux mois (1). Les hauteurs d'eau recueillies sont fortes (2 m à Mbinda). La forêt guinéenne s'étend sur la majeure partie du pays, coupée par endroits par des formations secondaires plus ou moins dégradées dues aux défrichements. Ceux-ci peuvent aboutir à la création de véritables savanes herbeuses, souvent assez étendues. Les sols sont profonds et peuvent porter des cultures exigeantes (canne à sucre, café).

B. Historique du peuplement

1° — MISE EN PLACE DES ETHNIES

Dans ces conditions, somme toute favorables, s'est installé un peuplement assez lâche, mais ethniquement homogène. Les Bandzabi occupent en effet la région d'une façon exclusive, sauf dans les secteurs où l'on trouve de la main-d'œuvre importée (Mayoko et Mbinda), et ils se répartissent en deux tribus : Mihongo à l'ouest, Batsengui à l'est. Ils sont venus récemment, chassés de leurs territoires gabonais par les guerriers Bakota.

D'après la tradition, il semble que le fractionnement soit une conséquence de ce mouvement. L'histoire en est intéressante, car elle montre bien quelles étaient les spécialisations économiques traditionnelles, et comment elles s'imbriquaient avec la hiérarchie politique.

Le lieu de la séparation est appelé Minganda ; il s'agit d'un col ouvert entre les deux vallées de la Mikounga, affluent de la Louessé, et de la Rombo, qui va se jeter dans le Bangoubou. Les Mihongo habitaient à l'ouest de cette rivière et les Batsengui-Bandzabi à l'est. Les premiers cultivaient la canne à sucre et récoltaient le miel, les seconds fabriquaient le vin de *Tombé* (palmier-raphia poussant en grande quantité au bord de la Louessé). La domination politique était exercée par les Mihongo, qui « maltrahaient » leurs frères.

Les tribus avaient à leur tête deux beaux-frères, Moanza et Boungou. Un jour Boungou vint à la grotte (Nzo) où habitait la famille de Moanza. Il était accompagné de son ami Tonmotsengui, celui-là

(1) Le calendrier Bandzabi est calqué sur ce rythme saisonnier ; on y distingue quatre saisons : *Mvoulou Mokoniolo*, d'octobre à fin décembre, soit trois lunes et demie, correspondant aux premières pluies ; *Mikila* ou petite saison sèche de janvier-février (deux lunes) ; *Mvoulou Malotela*, de fin février à mai (trois lunes et demie) époque des fortes pluies ; la saison sèche, *Mangala*, dure quatre lunes ; son début est marqué par un espacement des pluies appelé *Mvoulou Makaigna*. Nous avons rencontré un calendrier du même type chez les Koukouya, basé également sur les mois lunaires. Le même mot dans les deux cas signifie à la fois « lune » et « mois » (*Ntsui* en Koukouya, *Ngondi* en Bandzabi, ce dernier terme signifiant plus exactement « pleine lune »).

même qui connaissait le secret du vin de *Tombé*. Les enfants de Moanza injurièrent ce dernier : « *Ve Boungou, Ve Moanza, Lelera Tonmotsengui* », c'est-à-dire « il faut donner le vin à Boungou et à Moanza, mais pas à Tonmotsengui ». Ce dernier se fâcha, et déclara qu'il ne leur laisserait plus la plante fournissant le vin ; il planta en souvenir trois grains de *Tombé* en déclarant :

« Avec cela vous penserez à moi, mais ça ne produira pas ».

De son côté Moanza laissa le « miel dans la pierre » (1) ; pour commémorer l'événement on grava des dessins sur une pierre en forme d'éléphant, symbole de la famille Bavounda (mot signifiant éléphant) (2).

Cette légende s'appuie sur une réalité géographique : au-delà de ce site les palmiers, des rives de la Louessé ne produisent plus de vin de *Tombé*. Elle signifie sans doute que les Batsengui, traditionnellement brimés par les Mihongo, sont arrivés avant eux dans la région, et ont découvert le secret de fabrication du vin, ce qui modifia les rapports de force et leur permit de s'affranchir de cette tutelle.

2° — VICISSITUDES CONTEMPORAINES DE LA COLONISATION

Au moment de la conquête française, les Bandzabi étaient déjà parvenus au niveau de Mossendjo ; ils résistèrent quelque temps, et furent l'objet de diverses campagnes (en 1912 et 1913) qui aboutirent à la création du fort de Mokagni. En 1922, la population fut regroupée le long de la piste qui, venant de Mossendjo, menait vers le Gabon par Mayoko et Mokagni.

L'arrivée des chercheurs d'or à partir de 1930, provoqua un afflux de main-d'œuvre dans les camps de travail (mines de Bittolo) ; l'installation d'AVOINE à Mayoko suivit peu après ; celui-ci entreprit la construction d'une route pour relier ses divers chantiers (route actuelle de Mayoko à Koulamoutou). Elle amena l'abandon de la piste de Mokagni et un déplacement massif de la population.

Ces vicissitudes s'accompagnent d'autres accidents historiques, notamment les deux famines qui ont ravagé le pays, l'une avant la conquête, assez forte pour provoquer la mise en esclavage d'une fraction importante de la population (3), et l'autre au moment de la lutte contre les Français. Cette dernière réduisit le pays à une telle extrémité que l'on se mit à manger sans précaution les tubercules d'igname sauvage ; ceux-ci, fortement toxiques, contribuèrent à aggraver encore la situation.

Par la suite, le pays fournit de la main-d'œuvre aux chantiers du C.F.C.O., et aux différentes mines de la région.

II. LES DÉPLACEMENTS RÉCENTS DE POPULATION

La construction de l'axe COMILOG provoque la troisième et dernière en date des migrations plus ou moins forcées qui ont marqué le pays.

A. Des directions différentes

L'ampleur des déplacements apparaît clairement si l'on compare les cartes de 1958 et 1966. Plusieurs sortes de mouvements peuvent y être relevés, agissant avec plus ou moins d'intensité. Le principal est constitué par l'attraction de la nouvelle route et de Mbinda, et son action se traduit par un mouvement

(1) Il ne s'agit pas là d'une façon de parler, car on m'a montré le rocher en forme de borne où les mouches à miel se sont installées, apparemment dans une fissure, dans laquelle elles pénètrent par un petit conduit en cire ; ce « miracle » ne pouvait manquer de frapper les imaginations.

(2) Je n'ai pas pu voir cette pierre, ni la grotte (Nzo), car elles étaient enfouies sous la végétation.

(3) Renseignement fourni par REY et DUPRÉ.

de population vers le nord-est, notamment de tous les villages situés antérieurement entre le pont de la rivière Mangada et Doumani. Certains n'ont fait que 2 ou 3 km (Mokoubidi et Mayissa), d'autres une dizaine (Gongo, Lebolo) le maximum étant atteint avec Passia, Boudinga et Nzalamoni (20 km).

A partir de Doumani, les choses se présentent différemment ; tous les villages ont conservé à leur emplacement une partie de leurs habitants, tandis que d'autres sont allés constituer une nouvelle unité près de Mbinda. D'autre part on assiste à une certaine redistribution le long de l'ancienne route, les sites laissés vacants au sud étant réoccupés par des gens venus du nord (nouveaux hameaux de Mihanda, Bi-poye, Ngoubou-Ngoubou, Lebegni), qui par la même occasion se rapprochent de Mayoko et de sa gare. Le même mouvement en sens inverse s'est produit sur la nouvelle route, Mayala et Ngoubou ayant émigré en partie vers le nord.

Enfin, à côté de ces déplacements collectifs il existe des départs individuels, moins visibles et moins spectaculaires, mais tout aussi importants vers Mbinda ; ils sont le fait d'une population jeune, en quête d'un emploi.

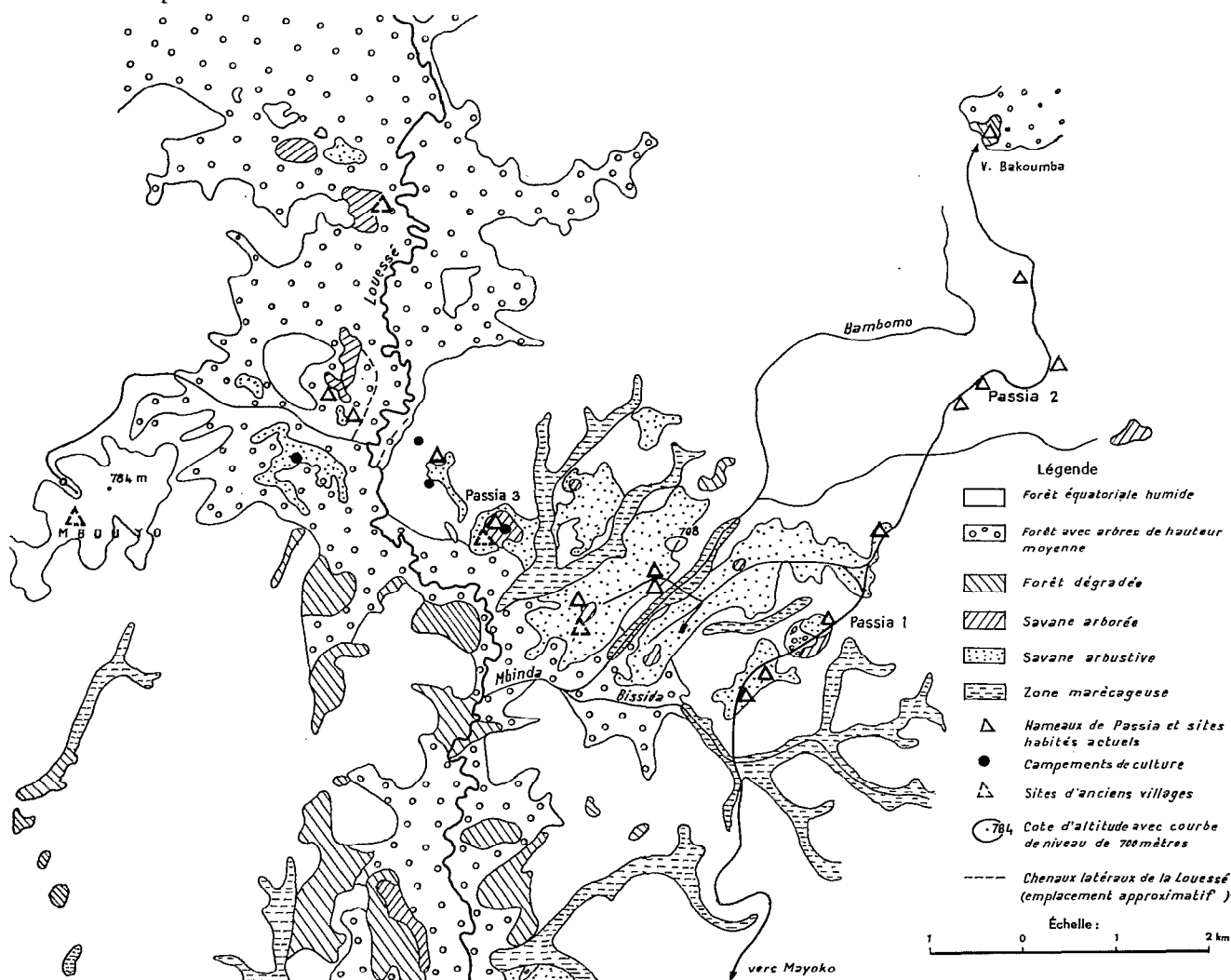


FIG. 2. — Le terroir de Passia — Etat de la végétation en 1954 (d'après la carte au 1/50 000 I.G.N. Mossendjo 2b 1957).

B. Raisons de ces divergences

Ces directions différentes ne sont pas dues au hasard, et l'exemple du village de Passia va nous aider à le prouver.

Celui-ci s'est installé immédiatement au sud de Mbinda, et si près qu'il est maintenant englobé dans l'agglomération ; l'examen de la situation professionnelle montre pourtant qu'il s'agit d'un village d'agriculteurs et que les jeunes, employés à la COMILOG ou dans une quelque autre entreprise, constituent l'exception.

D'autre part en se déplaçant le village s'est fragmenté ; 4 personnes sont restées sur place tandis que le reste s'est scindé en 3 unités différentes ; le groupe le plus important est formé par le hameau du chef du village ; un autre est allé 3 km plus au nord, sous la direction, d'un vieux chef polygame ; le dernier s'est fixé près des rives de la Louessé.

Cet éclatement est la conséquence d'antagonismes au sein du groupe, mais il est intéressant de remarquer qu'il répond aussi à des nécessités d'ordre géographique. La carte des zones de végétation le montre bien. Le centre du village occupe un ancien emplacement habité, une « plaine », recouvert au départ d'une savane arborée ou herbeuse et d'une forêt secondaire (arbres de « hauteur moyenne » de la carte I.G.N.) ; la proximité de Mbinda assure un débouché intéressant, mais la production est limitée, et rendue difficile par l'absence, surtout à l'ouest, de terres neuves couvertes par la forêt équatoriale humide ; les savanes ont des sols plus pauvres, pratiquement inutilisés et en majeure partie occupés par les installations industrielles, et les villages nouveaux. La bande de forêt située entre le village et le Niolo est déjà largement entamée.

Au contraire le hameau n° 2 est situé en pleine forêt, à une distance raisonnable de la ville, au milieu d'une vaste réserve de bons sols ; les larges entailles déjà faites sur les versants des affluents de la Mbinda témoignent de cette activité agricole, où manioc, et canne à sucre prouvent, par la qualité de leur végétation, la valeur des terres.

Le hameau n° 3 a été fondé plus récemment (1963 au lieu de 1958 pour les 2 autres) et il est le signe de ce besoin de terres que nous signalions plus haut. De plus il manifeste une sorte de retour au passé puisqu'il se trouve sur l'un des sites de Passia au temps de la piste de Mokagni, comme l'atteste la présence de palmiers à huile. Les sols améliorés par le passage de l'homme conviennent bien aux arachides ; un autre avantage important est la proximité de vastes zones où pousse le palmier-raphia, et qui permettent une fructueuse activité de récolte du vin.

Les mêmes raisons ont provoqué la création de minuscules campements de culture sur les lieux mêmes de l'activité agricole ; ceux-ci sont constitués de 2 ou 3 cases et ne durent que l'espace d'un ou deux cycles de culture. Malgré le caractère récent de la recolonisation on en voit déjà d'abandonnés. Au moment des travaux, des ménages entiers viennent s'y installer pour des périodes de quelques jours ; de ce fait nous avons eu les plus grandes difficultés à les recenser.

Le hameau n° 3 de Passia n'était à l'origine qu'une unité de ce type, et il joue toujours ce rôle pour un ménage. Mais des gens venus de Missimba se sont joints aux premiers pour en faire un site d'habitat permanent.

Le plus éloigné vers l'ouest des campements révèle clairement certains des motifs qui poussent les habitants de Passia à chercher des terres dans cette direction ; il est situé au pied d'une haute colline (784 m) ; cette « montagne qui fume » (ainsi dénommée car elle est constamment couronnée par des nuages ou des formations de brouillard) est le haut-lieu du village ; avant la conquête celui-ci était situé au sommet, et il y existe toujours un bois sacré ; le ruisseau qui en descend au nord-ouest forme une cascade au contact d'une barre de grès particulièrement résistante. Les rochers y ont pris une couleur noire et ont peut-être contribué, avec le bruit de la chute, à rendre ce lieu mystérieux ; il est normalement interdit de le voir, et j'ai dû passer en tête pour y accéder, mes accompagnateurs avouant avoir trop peur. Au nord se trouve

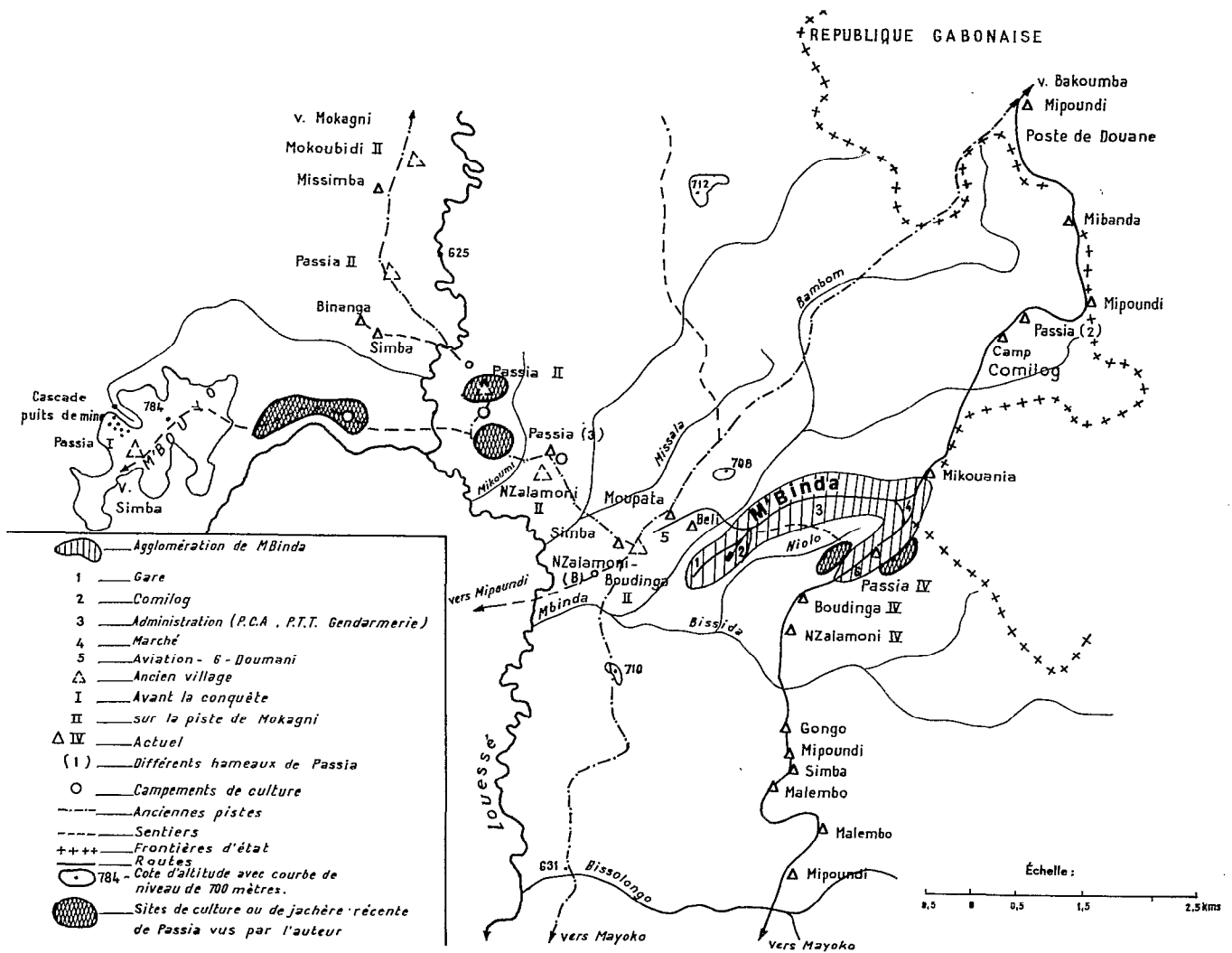


FIG. 3. — Le site de M'Binda et le village de Passia.

également une ancienne mine de fer (1) où d'innombrables puits, dont certains assez profonds (7 à 8 m), trouent le versant et le sommet de la colline.

Tout autour de cette espèce de château-fort s'étendent les terres communautaires, et surtout vers l'est, en direction des précieuses palmeraies de la vallée.

Ainsi la fixation du village au niveau de Mbinda a été en grande partie due à des conditions foncières, et n'est qu'une opération de retour ; le fait que la ville se soit installée chez eux, s'il entraîne des inconvénients (perte de terrains), a surtout été une grande chance et a permis aux habitants de prendre une des toutes premières places sur le marché local.

La même constatation peut être faite à propos de Nzalamoni et Boudinga ; ces deux derniers ont connu au cours de leurs déplacements un destin remarquablement identique.

(1) Ces mines sont très nombreuses dans la région, presque chaque village ayant la sienne ; le minerai utilisé est un grès ferrugineux à teneur très variable, mais pouvant dépasser 50 % (Renseignement fourni par A. NOVIKOFF).

En définitive c'est l'impératif foncier qui semble intervenir le plus efficacement pour orienter les mouvements de population. Nous avons vu que la limite entre Mihongo et Batsengui était fixée au Bangoubou, ce qui met la route COMILOG en territoire Batsengui ; tous les villages qui s'y sont fixés font partie de ce groupe, et ils s'y sont redistribués par terres : terre Lihala et Kiki au nord, terre Mayoko au sud.

Les Mihongo sont nettement défavorisés, et en sont réduits, soit à réoccuper leurs anciennes terres abandonnées (mouvement vers le sud de Bipoye, Lebégni, Ngoubou-Ngoubou), soit à s'implanter à Mbinda même, où ils constituent un quartier distinct de celui des Batsengui. La plupart d'entre eux sont restés sur l'ancienne route, où l'argent est rare et les chômeurs nombreux.

C. Continuation des mouvements : Mbinda, ville en « devenir »

Actuellement le mouvement continue à une cadence accélérée. Le quartier de Mbinda « aviation » fourmille de cases en construction, qui sont le fait de gens venus de nombreux villages : Moupata, Béli, Simba, etc., et les autres continuent de s'étendre régulièrement. Le contraste économique est en effet trop élevé entre les villages restés sur l'ancienne route, où aucun espoir d'emploi rémunéré n'apparaît aux éléments jeunes, et les environs de la ville. D'autre part celle-ci exerce un attrait incontestable, malgré son aspect encore inachevé, et elle offre aux agriculteurs une possibilité d'augmenter substantiellement leurs revenus.

Mbinda : Fonction, site et structure

Elle est le résultat d'un choix économique effectué par la Compagnie pour l'évacuation du minerai ; l'utilisation combinée du chemin de fer et du téléphérique impliquait en effet l'existence d'un centre de transbordement. Le minerai dans un sens, les produits destinés au Gabon dans l'autre, assurent un trafic important, et en augmentation, la région du Haut-Ogooué ayant été économiquement revalorisée par les nouvelles possibilités de transport (exploitation des ressources forestières notamment).

L'agglomération s'est organisée en fonction de ce rôle et en s'adaptant aux nécessités du site. Celui-ci comprend une série de clairières situées de part et d'autre des ravins marécageux de la rivière Mbinda et de ses affluents (Niolo, Bissida). Celles-ci offraient un espace facilement aménageable, avec de vastes replats et quelques collines à pente relativement faible.

L'extension s'est faite en fonction de deux pôles principaux : à l'ouest autour de la gare et des installations industrielles, avec les résidences des cadres européens et africains, et à l'est le long de la route, où s'est fixé le marché. L'administration, qui a suivi avec un temps de retard, a occupé les espaces laissés libres dans l'intervalle. Actuellement les « villages africains » se développent surtout le long de la route, et tout à fait à l'est, autour de ce qui aurait dû être le terrain d'aviation.

Le paysage est celui d'une ville « en devenir », faiblement structurée, avec de vastes terrains vagues et des constructions éparpillées, étirée le long des axes routiers, et traversée par les forêts galeries des rivières. La présence d'éléments modernes de confort (réseau de distribution d'électricité), et son dynamisme, l'oppose fortement à Mayoko, qu'elle supplantera sans doute bientôt comme centre administratif.

La population est difficile à évaluer, car de nombreux habitants continuent à être recensés dans leurs villages d'origine. La population « flottante » (européens et congolais venus de l'extérieur) atteint 700 habitants ; en y incluant les villages proches l'ensemble doit déjà approcher les 2 000 habitants.

III. — LA SITUATION DÉMOGRAPHIQUE

A. Conduite de l'enquête

Celle-ci a été opérée en deux temps ; le dépouillement des monographies de village du recensement administratif nous donna une première idée de la composition de la population, et nous révéla des éléments très troublants, comme l'abondance de femmes sans enfants, et la très faible proportion de ces

derniers (1). Nous avons alors procédé à une vérification de ces résultats par une enquête personnelle ; celle-ci a porté sur trois ensembles choisis en fonction de nos objectifs de départ : village de Passia, qui a quitté en bloc la route de Koulamoutou pour aller tout près de Mbinda, un quartier de cette ville composé en majeure partie de gens originaires des villages voisins (Doumani), et enfin deux petits villages restés sur l'ancienne route (Moupata et Bipoye).

Chaque fois, nous avons commencé par établir un plan rapide, en notant pour chaque case le nom et le nombre des habitants. Nous étions accompagnés par un interprète choisi sur place, et par le chef du village. Ensuite nous avons rempli les questionnaires en présence des personnes intéressées, nous rendant tour à tour chez chacune d'elles ; les réponses ont été données sans réticence, les voisins venant suppléer souvent à certaines défaillances de mémoire ; les femmes n'ont pas montré de méfiance particulière, signalant apparemment sans crainte leurs enfants décédés ou mort-nés.

La confrontation avec le recensement confirme la valeur de ce dernier ; à Passia, deux omissions seulement ont été relevées, portant sur un ménage dont le chef refusait d'être recensé et sur deux enfants ; nous avons trouvé 178 personnes au lieu des 170 attendues, soit une faible sous-estimation (4,7 %) ; d'autre part, le taux de polygamie est le même dans les deux cas (1,49 femme par homme marié). Les erreurs les plus fréquentes portent sur l'âge, mais faute d'un calendrier historique très précis il était difficile d'en apprécier la portée ; il semble que la population soit vieille, le taux des personnes de 60 ans et plus étant anormalement élevé. Enfin, les anomalies de la pyramides des âges fournie par le recensement sont amplement confirmées par les résultats de l'enquête sur la fécondité des femmes.

B. Résultats

1. LA PYRAMIDE DES AGES

Celle que nous avons établie à partir du recensement pour la sous-préfecture de Mayoko (moins le chef-lieu) est éloquent ; elle repose sur une base étroite (0-24 ans), alors que la proportion d'adultes jeunes est relativement forte (31,9 %), et celle des personnes de 40 ans et plus, très forte (41,6 %).

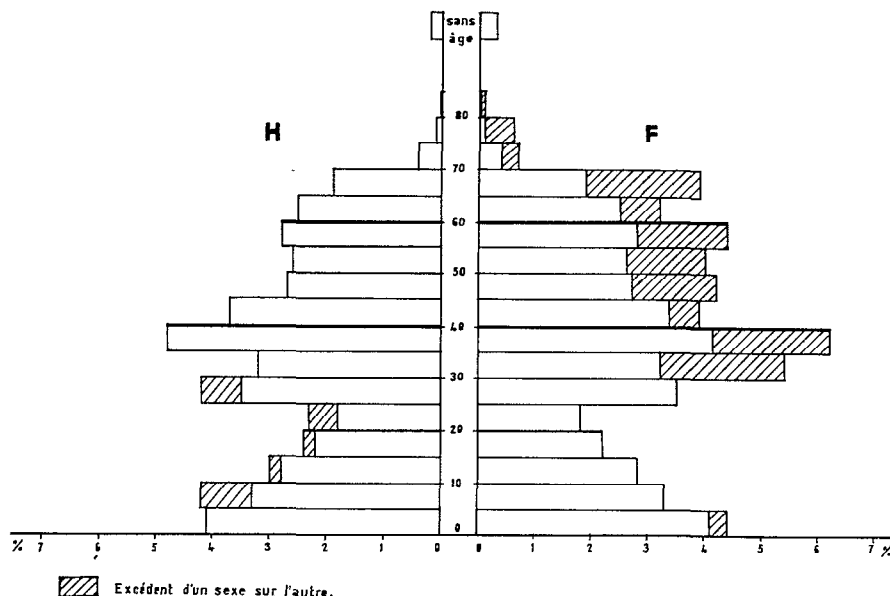


FIG. 4. — Sous-préfecture de Mayoko. Pyramides des âges.

(1) Nous avons également dépouillé les monographies de Makabana, autre ville nouvelle, de Mayoko, et nous avons utilisé les travaux effectués à Mossendjo et Mbinda par REY et DUPRÉ. Nous avons ainsi obtenu un aperçu complet des différents centres traversés par l'axe COMILOG.

Les moins de 15 ans comptent pour 21,8 %, alors qu'un taux de 40 % est considéré comme marquant la limite d'une démographie très progressive.

L'aspect général évoque celui de deux pyramides emboîtées, correspondant à deux populations numériquement très différentes. Les moins de 25 ans ne représentent même pas les trois-quarts de la génération précédente (1 299 personnes contre 1 767). La pyramide de Passia renforce encore cette impression, le déficit s'étendant ici jusqu'à 30 ans. Tout ceci laisse supposer une dégradation importante et durable du taux de fécondité.

2. LE TAUX DE FÉCONDITÉ

Nous avons utilisé dans nos investigations le questionnaire « FEMMES » que nous avons proposé dans un précédent article (1), et qui vise à établir une histoire démographique complète de chaque femme, avec dans l'ordre de leur naissance les enfants nés vivants, en vie, décédés ou mort-nés ; nous pensons par là, grâce à la connaissance de plus en plus précise des dates de naissance exactes, amorcer une étude sur les écarts entre les naissances ; malheureusement de ce côté nous avons été très déçus, les enfants n'étant régulièrement enregistrés que depuis 1958 environ (au lieu de 1948-1950 sur le plateau Koukouya), et la faible fécondité limitant le nombre des écarts.

Du point de vue technique, le remplissage du questionnaire s'opère sans difficulté, et il nous paraît susceptible d'une meilleure approche de la réalité, l'effort de mémoire des femmes (et de leurs proches) à propos de chaque enfant étant plus considérable.

Les résultats sont tout à fait déroutants ; normaux pour les femmes de 15 à 19 ans (0,43 enfant par femme) et à la rigueur pour celles de 20 à 24 ans (1,44) ils sont par la suite irréguliers et notoirement insuffisants. Au lieu d'une courbe rapidement et régulièrement progressive jusqu'à 50 ans on obtient une espèce de sinusoïde, avec un creux marqué entre 35 et 55 ans, et un maximum au-dessus de 60 ans. La comparaison avec la courbe que nous avons dressée à propos du plateau Koukouya montre l'ampleur de l'anomalie.

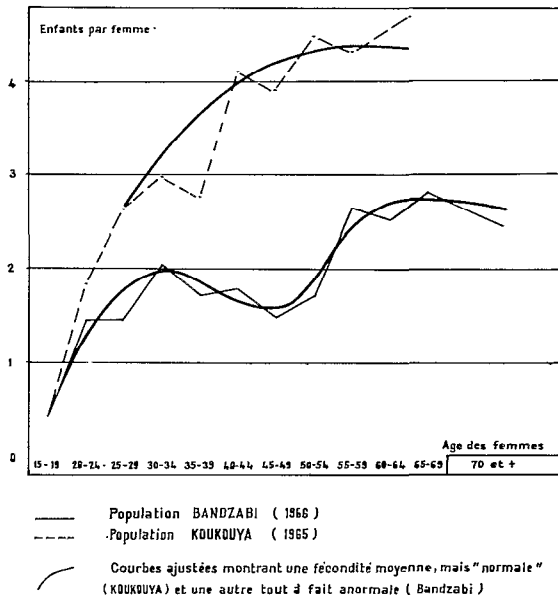


FIG. 5. — Taux de fécondité comparés — descendance totale des femmes.

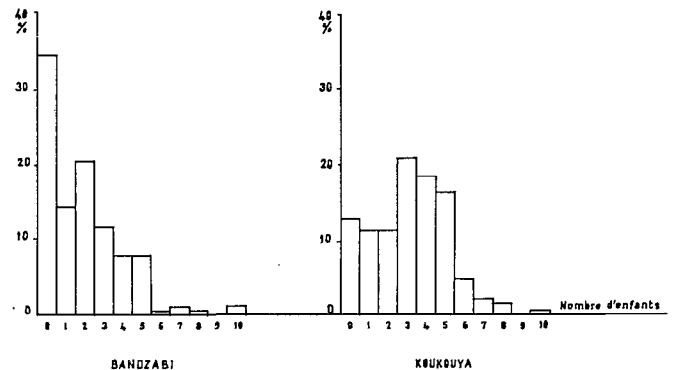


FIG. 6. — Répartition des femmes suivant le nombre d'enfants nés vivants.

(1) Guillot B. (1967).

La répartition des femmes suivant le nombre d'enfants nés vivants apporte quelques éléments d'explication ; on y relève une très forte proportion de femmes sans enfant vivant (34,5 %), n'ayant eu qu'un enfant (14,4 %) ou deux (20,6 %) soit en tout 69,5 % ; le chiffre Koukouya correspondant est deux fois plus faible (35,4 %). La différence est encore plus forte pour les femmes de 45 ans et plus comme le montre le tableau suivant :

Nombre d'enfants nés vivants	Ensemble des femmes				Femmes de 45 ans et plus			
	Nombre		%		Nombre		%	
	Band.	Kouk.	Band.	Kouk.	Band.	Kouk.	Band.	Kouk.
0	62	25	34,5	12,8	22	2	30,1	2,7
1	26	22	14,4	11,3	11	3	15,1	4,1
2	37	22	20,6	11,3	12	5	16,5	6,8
Total	125	69	69,5	35,4	45	10	61,7	13,6

La taille des échantillons n'est pas à mettre en cause, et un rapide calcul permet de le prouver ; soit en effet p la probabilité pour une femme d'avoir 0 enfant et q celle inverse d'en avoir 1 ou plus.

$$\sigma = \sqrt{\frac{pq}{n}} = \sqrt{\frac{0,345 \times 0,655}{180}} = 0,0355$$

L'intervalle à 2σ est le suivant :

$$0,274 \leq 0,345 \leq 0,416$$

Il s'ensuit qu'en tout état de cause, la proportion de femmes stériles reste anormalement élevée et significativement différente de celle des femmes Koukouya où l'intervalle à 2σ est le suivant :

$$0,080 \leq 0,128 \leq 0,176 (1)$$

L'examen du taux par âge montre une variation suivant les diverses générations de femmes ; la fécondité la plus basse concerne celles qui sont nées entre 1911 et 1930 ; il est significatif de constater que les classes d'âge auxquelles elles ont le plus contribué à donner naissance (individus nés entre 1930 et 1955) correspondent exactement au creux de la pyramide des âges. Les générations plus jeunes affichent un meilleur taux, et comptent relativement moins de femmes stériles (12 sur 34 n'ayant pas eu d'enfant vivant, soit 35,3 %, chiffre à peine supérieur à celui de l'ensemble des femmes).

Cette impression est corroborée par le taux de natalité que nous avons relevé lors de notre enquête, qui est très élevé : 26 enfants pour une population de 464 personnes, soit 56 pour 1 000.

L'explication d'une fécondité aussi basse reste à trouver ; les vicissitudes historiques, le départ d'une fraction importante de la population masculine, ne peuvent en rendre compte complètement, car la poly-

(1) Pour ceux que ce calcul ne suffirait pas à convaincre et qui seraient légitimement amenés à douter de la valeur de nos conclusions, basées en général sur des effectifs peu élevés, voici à titre d'illustration quelques chiffres tirés de l'enquête démographique au Gabon de 1960-61, (référence biblio. n° 6) concernant la région limitrophe du Haut-Ogooué, et le groupement Mbede, dont les bandzabi sont le prolongement de ce côté-ci de la frontière : 34,8 % des femmes de 45-49 ans stériles, 2,52 enfants nés vivants par femme dans le même groupe d'âges, taux de natalité Mbede égal à 29 ‰ ; en outre la pyramide des âges du Haut-Ogooué est très déséquilibrée, avec 31 % d'enfants de moins de 15 ans, et très peu d'Adultes, 13 % seulement de la population ayant entre 15 et 29 ans. Ajoutons que le taux de polygamie Mbede (1,4 femme par homme marié) est du même ordre de grandeur que dans notre région.

gamie permet ici à toutes les femmes de se marier ; il faut faire intervenir d'autres causes ayant trait à l'état de santé de la population (maladies vénériennes) et aux pratiques abortives. Notre ignorance à ce sujet ne nous permet pas de préciser davantage. On peut aussi invoquer la consanguinité, qui paraît assez forte (1).

Les remariages fréquents des femmes stériles, s'ils contribuent à propager les maladies, sont aussi un remède efficace ; on a noté fréquemment qu'une femme cessait d'être stérile à son deuxième ou troisième mariage.

La mortalité est élevée ; pour 381 accouchements déclarés, il y a eu 47 mort-nés, soit un taux de 12,3 %. La proportion des garçons est forte, dépassant 60 % (29 sur 47). Cependant l'incidence sur le taux global de fécondité (femmes de 45 ans et plus) est faible, puisqu'elle ne l'abaisse que de 1/8 (de 2,55 enfants par femme à 2,23).

3. ETAT MATRIMONIAL

Son examen ne nous amènera pas davantage sur la voie d'une explication ; la pyramide des âges suivant l'état matrimonial ne présente rien d'anormal et elle est conforme à ce que l'on attend d'une population rurale. Les femmes se marient plus jeunes et en plus grand nombre ; à 25 ans plus des 2/3 sont mariées et près des 9/10 à 30 ans ; les proportions aux mêmes âges ne sont que de 41 et 80 % pour les hommes. La courbe des mariés suivant l'âge traduit bien cette différence ; elle met aussi en valeur l'augmentation rapide du veuvage chez les femmes au-delà de 45 ans.

La polygamie est faible, avec un taux de 1,37 femme par homme marié, soit un des niveaux les plus bas du Congo ; contrairement à ce que nous avons constaté ailleurs (2) la démographie régressive des

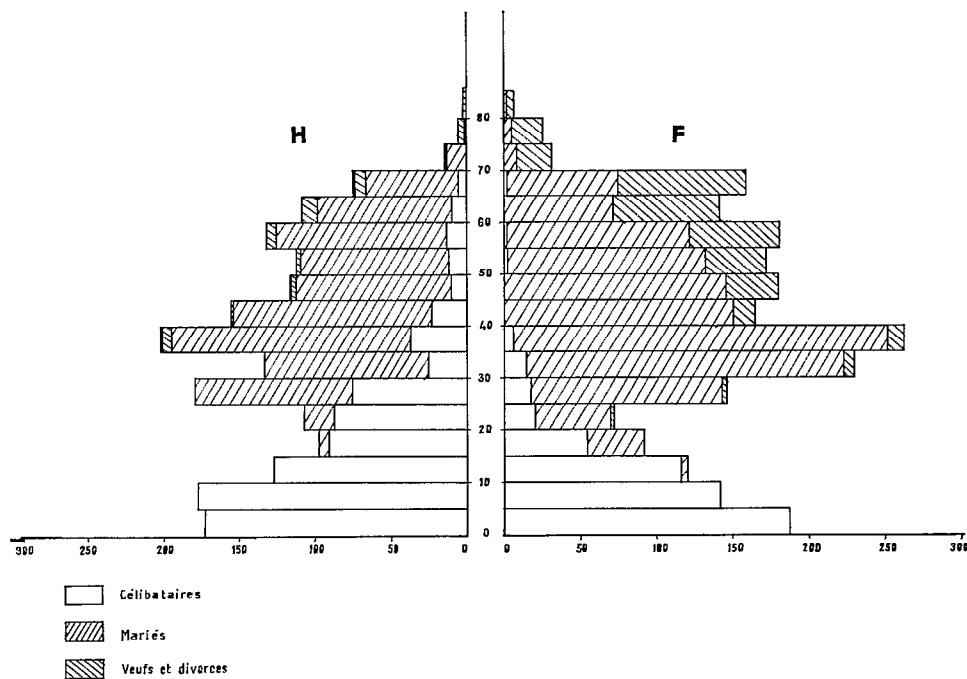


FIG. 7. — Sous-préfecture de Mayoko — Etat matrimonial.

(1) Les écarts entre les naissances (cf Annexe 2) sont également normaux (33 mois).

(2) Guillot, B. (1967).

Bandzabi n'est pas liée à un fort taux de polygamie ; la forte proportion de veuves en est semble-t-il la cause principale. L'augmentation avec l'âge est nette, mais les chiffres restent modérés : 1,5 femme par homme marié à 50 ans et 1,7 à 65 ans.

Le nombre de remariages est important, chaque femme s'étant mariée 1,75 fois en moyenne. Le taux n'augmente pas avec l'âge comme on serait en droit de le penser ; il atteint un maximum à 30-34 ans (2,09) et décroît ensuite : 1,80 à 45 ans, et 1,70 au-dessus de 65 ans ; il est le plus fort pour les femmes n'ayant pas eu d'enfant vivant (1,90 et 2,07 si l'on enlève du calcul les jeunes de 15 à 19 ans), puis diminue régulièrement avec l'augmentation du nombre d'enfants : de 1,78 pour celles qui ont eu un enfant vivant à 1,57 au-dessus de 4 enfants.

La différence de comportement apparaît mieux si l'on ne tient compte que des femmes de 20 à 39 ans, ce qui élimine pratiquement les remariages pour veuvage ; on passe alors de 2,11 pour les femmes sans enfant vivant à 1,79 pour celles qui en ont eu un ou deux, et 1,41 à 3 enfants et plus.

Il semble que la pratique du divorce soit en nette augmentation, les femmes jeunes se remarquant beaucoup plus facilement que leurs aînées ; celles qui ne sont mariées qu'une fois deviennent l'exception : 30 % seulement à 30-34 ans (10 sur 33) contre 34,5 % à 60-69 ans (10 sur 29).

4. EFFETS DÉMOGRAPHIQUES DES DÉPLACEMENTS RÉCENTS

La comparaison entre les trois échantillons que nous avons recensés permet de s'en faire une idée ; l'analyse des pyramides des âges révèle une opposition fondamentale entre les villages et le quartier Doumani de Mbinda ; ce dernier diffère également des populations urbaines récemment immigrées, dont le type le plus parfait est fourni par le quartier de Makabana dénommé « Camp COMILOG Industriel ».

Les villages ont une structure très comparable, caractéristique d'une population rurale ; le fait n'est pas étonnant pour Moupata et Bipoye, il l'est davantage pour Passia, qui est installé en pleine banlieue. Dans ce dernier il existe une forte proportion d'adultes vieux (43,1 % de 40 ans et plus) et de femmes (56 %).

La permanence des activités agricoles y est surprenante : 76 % des actifs sont agriculteurs contre seulement 19 % de salariés, et ne peut s'expliquer que par des revenus relativement élevés. De fait on y relève des initiatives économiques inconnues ailleurs, comme la plantation en grand du café, et une extension particulière des cultures de cases : bananiers, ananas, taros, et même l'apparition de carrés de

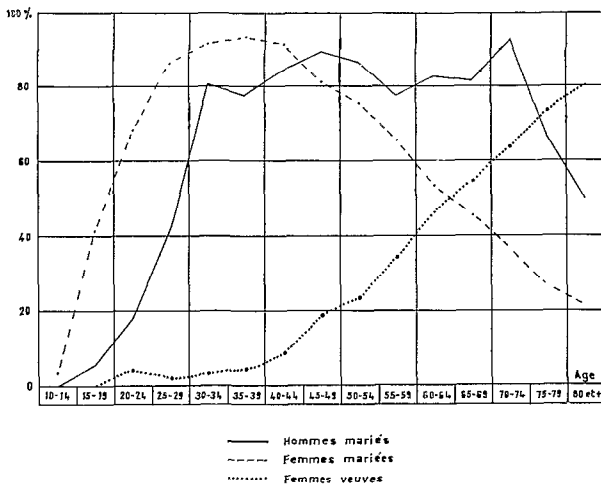


FIG. 8. — Etat matrimonial suivant l'âge (d'après les monographies).

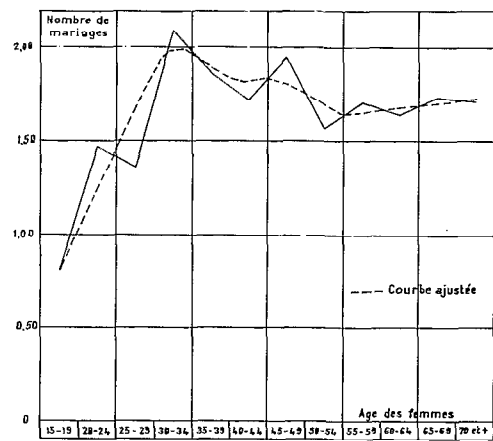


FIG. 9. — Nombre moyen de mariages par femme suivant leur âge.

légumes, ébauche de jardins. Certaines sont l'effet d'une accumulation de capital relativement importante, permettant l'emploi de salariés (1).

Les villages restés sur l'ancienne route comptent sensiblement autant d'adultes âgés (35,5 %) et de femmes (56,7 %) que Passia. Il s'agit de Mihongo qui répugnent à quitter leur pays pour aller chez l'« étranger » Batsengui ; ceux qui partent vont à Mbinda même. Parmi eux on compte une forte proportion d'adultes jeunes (50 %), et les femmes sont plus nombreuses que les hommes. Les départs se font en effet par ménages entiers, souvent accompagnés des vieux parents. Il semble que l'émigration aille en s'accroissant, les réticences à partir s'estompant dès lors qu'un membre de la famille est déjà installé. Ceux qui sont restés sont presque tous cultivateurs ou chasseurs (30 sur 33 actifs soit 91 %) et l'on compte seulement 2 salariés ; le marasme économique est net.

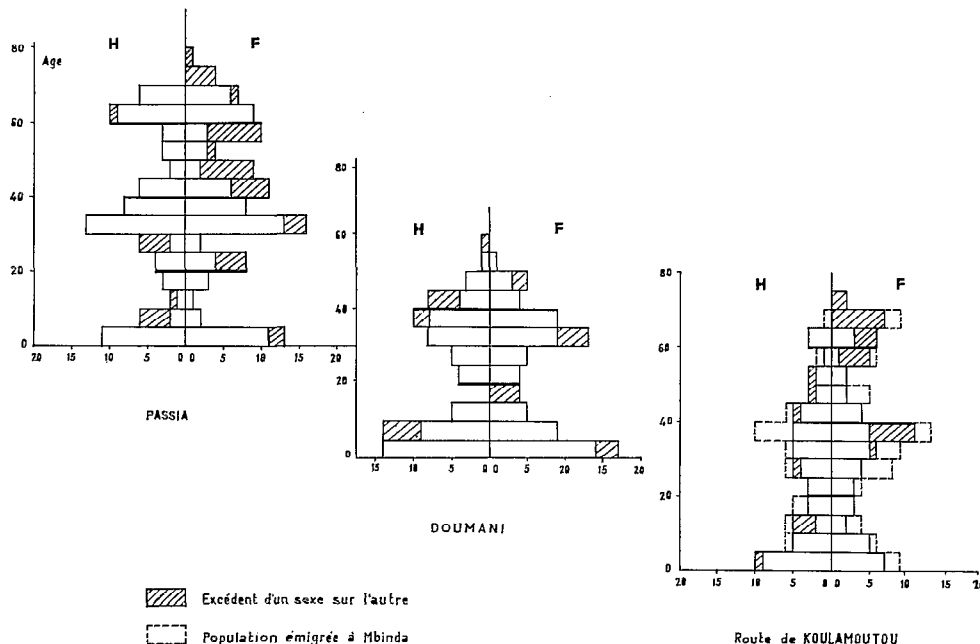


FIG. 10. — Groupes recensés en détail — Pyramides des âges comparées.

Le quartier Doumani est sociologiquement très différent, les proportions d'agriculteurs et de salariés étant exactement inverses de celles de Passia (20 et 76 % contre 76 et 19). La pyramide des âges évoque la forme classique en toupie qui caractérise habituellement les populations urbaines d'émigration récente ; cependant elle s'en distingue assez nettement sur deux points importants : la faible proportion de jeunes adultes (20-29 ans) et l'équilibre entre les sexes ; les femmes de 20 à 39 ans sont même plus nombreuses que les hommes ; une comparaison avec celle du camp COMILOG de Makabana est révélatrice, le taux de masculinité pour ce groupe d'âges étant ici nettement supérieur (192 contre 87). D'autre part les jeunes de moins de 15 ans sont plus nombreux à Doumani : 43 % contre 32 %. Ces contrastes proviennent d'un mode de peuplement différent ; à Makabana les jeunes ouvriers embauchés par la COMILOG viennent souvent de loin, en isolés, et n'ont pas eu le temps de se marier (52 % seulement des hommes de 20 à 39 ans sont mariés). Doumani rassemble au contraire des ménages complets, anciens urbanisés revenus au

(1) Tel ce chasseur qui, avec le produit de la vente du gibier, a réussi à payer trois manœuvres pendant plus de deux ans sur une plantation de café dépassant un hectare ; malheureusement il y a épuisé ses ressources avant que les arbustes n'aient atteint leur plein rendement, et son entreprise semble vouée à l'échec.

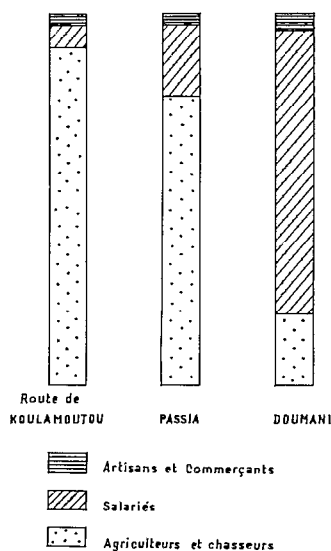


FIG. 11. — Les contrastes socio-économiques.

pays à la faveur des nouvelles possibilités d'emplois. Sur 30 chefs de ménage 19 ont fait un séjour plus ou moins long au Gabon ou en ville (Pointe-Noire et Dolisie). Les jeunes célibataires sont rares, et 80 % des jeunes adultes (20-39 ans) sont mariés.

CONCLUSION

Les principaux enseignements à tirer de cette étude sont de deux ordres. D'une part on peut y voir jouer au maximum, lors d'un déplacement de population, des impératifs d'ordre ethnique et foncier : différence de comportement Mihongo-Batsengui, redistribution des villages Batsengui le long du nouvel axe par terres, avec réoccupation par chaque village de son terroir antérieur.

D'autre part les nécessités économiques viennent contrarier ce schéma, en obligeant malgré tout, les Mihongo à se déplacer ; ils le font avec retard, mais le mouvement une fois amorcé peut s'accélérer rapidement.

Enfin, d'un point de vue démographique, on assiste au contraste classique entre une population urbaine jeune récemment émigrée et un ensemble rural beaucoup plus vieux ; l'opposition est ici d'autant plus forte que la situation de départ était mauvaise ; il conviendrait de revenir sur les causes de cette dénatalité prolongée, et de chercher les raisons de la très récente reprise démographique.

ANNEXE I

Comparaison de diverses pyramides des âges

Les dépouillements opérés par REY et DUPRÉ (Mossendjo, Mbinda), et nous-mêmes des monographies des recensements administratifs permettent d'établir d'utiles comparaisons entre divers centres urbains et entre quartiers.

La figure n° 12 montre l'ampleur des variations qui peuvent exister entre un petit centre rural en déclin : Mayoko, un vieux centre à peine marqué par la création de l'axe COMILOG : Mossendjo, et une nouvelle ville créée de toutes pièces en 1958 : Makabana.

A Mayoko les agriculteurs et chasseurs dominent largement (68 % des actifs) surtout dans les quartiers Bakota (100 %); et Bandzabi (67 %) le quartier « industriel », Mayoko-Avoine, est en net déclin démographique du fait de la fermeture des mines; il a perdu 21 habitants entre deux recensements, en majeure partie au profit de Mbinda. L'implantation de la sous-préfecture, de chantiers forestiers (Aubeville), et l'ouverture de la gare ne suffisent qu'à peine à enrayer cette exode. La pyramide ressemble à celle d'une population rurale, avec un fort pourcentage d'adultes vieux, et la supériorité numérique des femmes (53,3 %).

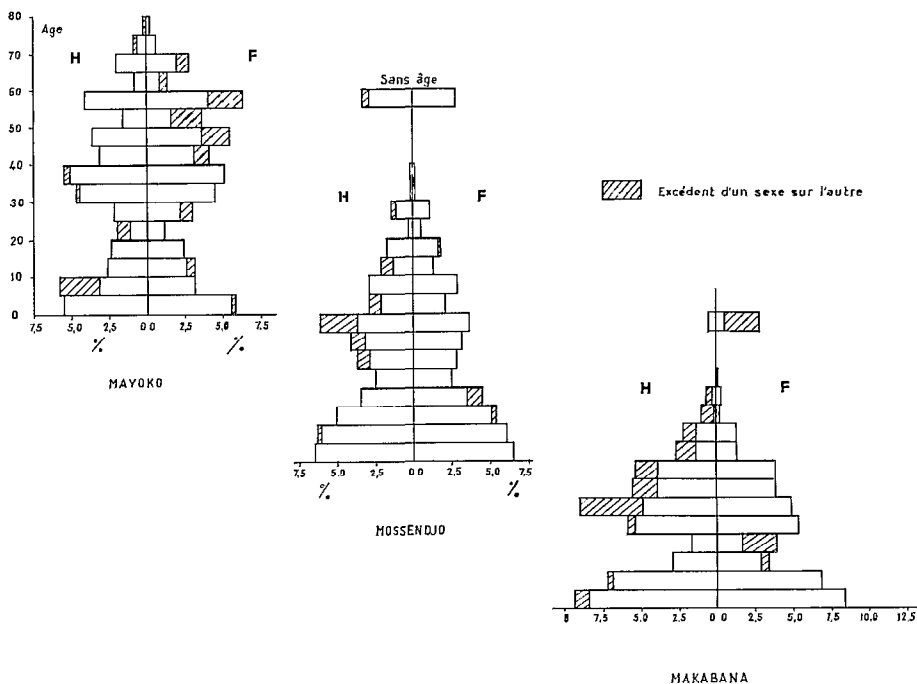


FIG. 12. — Anciens et nouveaux Centres. Pyramides des âges comparées

A Mossendjo la répartition par âge est très régulière, avec proportions normalement décroissantes des grands groupes : 44, 29, 18 et 4 %. Cependant les adultes jeunes (20-39 ans) sont peu nombreux ; les emplois offerts sont rares et la forte immigration appartient déjà au passé (adultes de 30 à 39 ans). La structure par sexe est relativement équilibrée (hommes 52,9 %) sauf entre 35 et 59 ans.

Elle l'est moins à Makabana, et les disparités par âge y sont plus significatives ; l'effet de l'immigration importante de jeunes adultes apparaît beaucoup mieux, les hommes de 25 à 29 ans comptent pour près de 10 %. Les enfants sont aussi nombreux qu'à Mossendjo, mais sont répartis différemment, les

2/3 ayant entre 0 et 9 ans. L'immigration de jeunes filles est importante à 15-19 ans, et compense en partie la supériorité des jeunes adultes masculins. Les personnes de 40 ans et plus sont une infime minorité (7 %) et les vieillards (60 ans et plus) pratiquement absents (0,08 %). La figure n° 13 (grands groupes d'âge) souligne vigoureusement le caractère jeune de cette population.

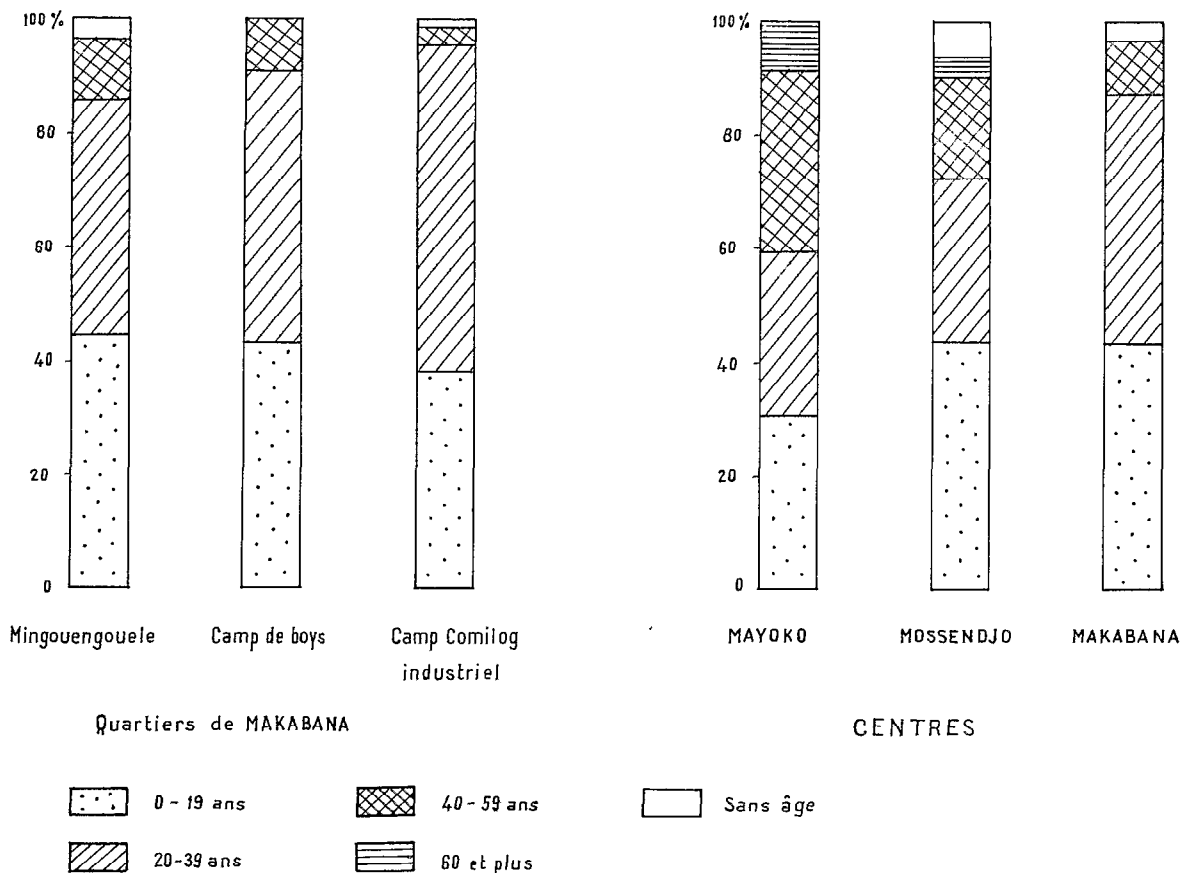


FIG. 13. — Grands groupes d'âges

Une étude par quartier confirme les impressions que nous avons recueillies à propos de Mbinda. Le « village » de Mingouengouélé offre la répartition la plus équilibrée, avec une pyramide voisine de celle de Mossendjo ; la plupart de ses habitants sont des immigrés venus des villages voisins, et qui ont amené avec eux leur famille ; la proportion d'enfants y est forte : 40,2 % de moins de 15 ans, la supériorité des jeunes filles (15-19 ans) et des jeunes adultes masculins moins accusée ; le creux entre 10 et 19 ans est moins marqué.

A l'opposé la population du camp COMILOG industriel présente une sorte de caricature de ce que peut donner une immigration de jeunes travailleurs. Les adultes jeunes forment l'essentiel des effectifs (57,3 % de 20 à 39 ans), tandis que les enfants sont peu nombreux et les vieux absents (3,2 % pour les 40 ans et plus). Les femmes ne représentent guère plus des deux cinquièmes du total (40,7 %).

Le « camp de boys » (1) offre une situation intermédiaire ; il s'agit pour une part d'anciens urbanisés, venus avec leur famille, et pour une autre de jeunes, le plus souvent mariés (59 % des 20-29 ans

(1) Ainsi dénommé dans les monographies.

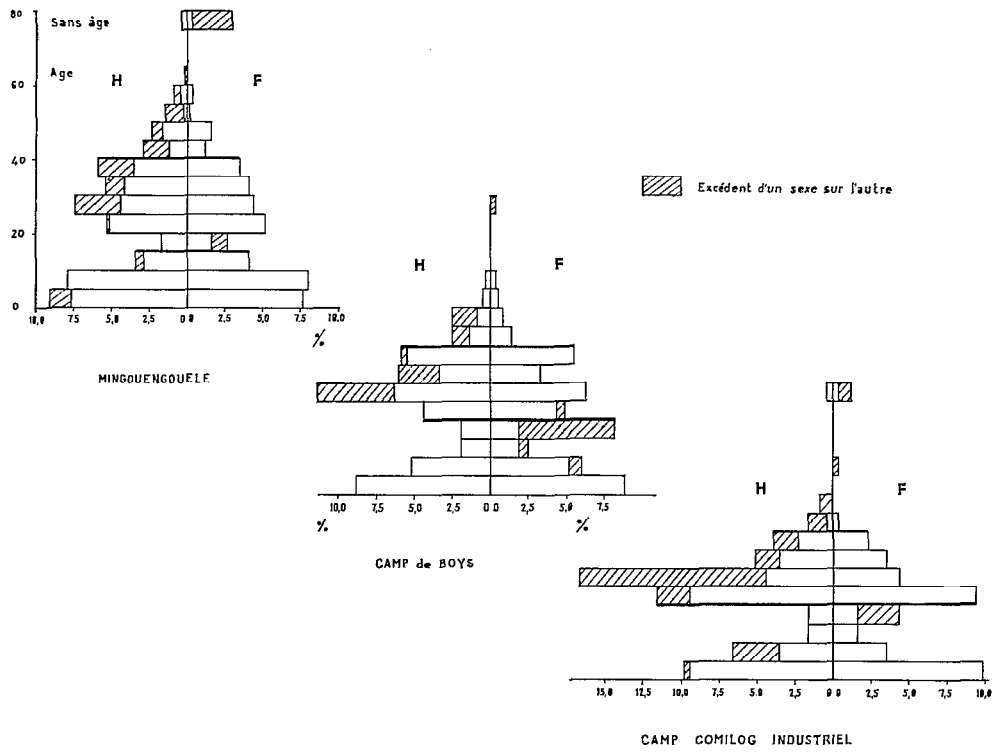


FIG. 14. — Makabana — Différents quartiers. Pyramides des âges comparées.

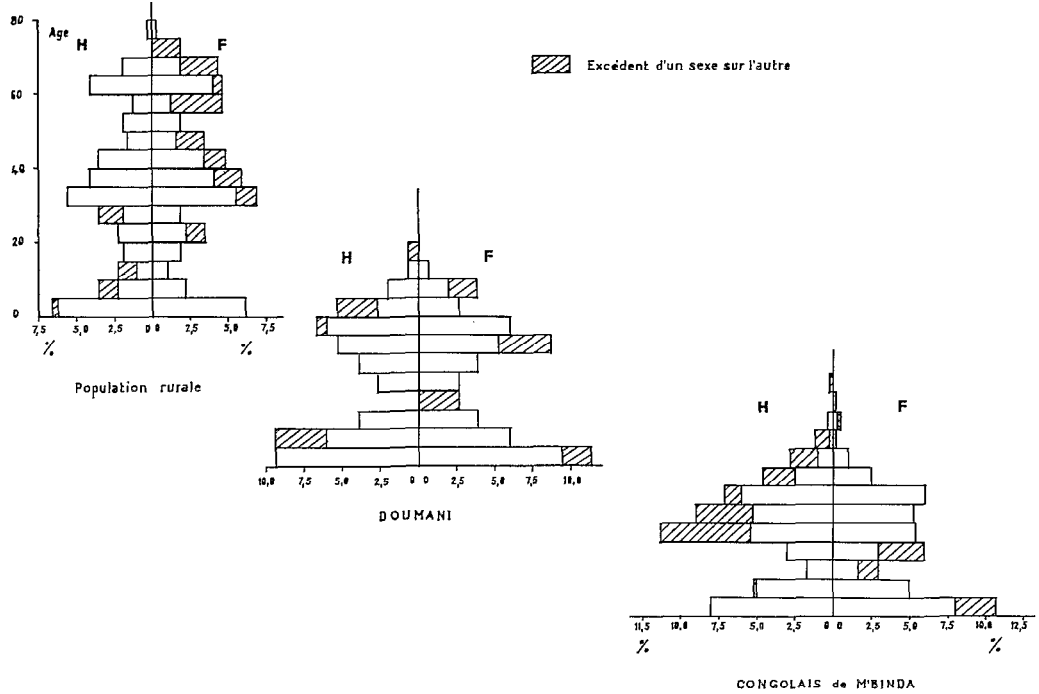


FIG. 15. — Pyramides des âges comparées.

contre 47 au camp COMILOG). Le déséquilibre entre les sexes est beaucoup moins fort (taux de masculinité égal à 138 contre 192 entre 20 et 39 ans, et même 105 contre 164 en incluant dans les calculs le groupe des 15-19 ans).

Une comparaison identique peut être faite à propos de Mbinda entre Doumani et l'ensemble de la population congolaise, et on y retrouve en gros les mêmes différences qu'entre Mingouengouélé et le camp COMILOG. (fig. n° 15.)

La population de ces centres nouveaux provient d'une double origine : immigrants venus de loin avec l'entreprise qui les a embauchés, et habitants des environs, engagés sur place comme manœuvres, ou villageois attirés par ce premier noyau urbain. On assiste également à un retour au pays des anciens émigrés. Les structures par âge y sont caractéristiques (pyramides en toupie) et les opposent aux centres plus vieux (Mossendjo), ou à forte composante rurale (Mayoko).

ANNEXE II

Les écarts entre les naissances

Ils ne sont donnés ici qu'à titre d'information, étant donné la faiblesse des chiffres. On peut néanmoins en tirer quelques enseignements concernant la faible fécondité et l'influence des décès sur la durée des écarts.

N° de la colonne	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)	(7)
écarts de rang n	1	2	3	4 et plus	tous rangs avec décès intermédiaires	total sans (5)	total avec (5)
Observations							
Somme des écarts (en mois)	600	221	177	215	190	1214	1404
Nombre d'observations	16	8	4	5	10	33	43
Moyenne (en mois)	37,5	28,5	44,3	43,2	19,0	36,8	32,7

La moyenne d'ensemble est assez forte, voisine de 33 mois ; cependant elle est loin d'approcher les chiffres que nous avons rencontrés ailleurs (52,6 sur le plateau Koukouya), et elle est à peine supérieure à celle que l'on attendait d'une population de ce type (1).

Les variations suivant le rang sont curieuses ; le chiffre le plus faible est celui de rang 2, inférieur de 9 mois à celui de rang 1. Ce fort abaissement de durée est sans doute dû à la stérilité. Dans le chiffre de rang 1 interviennent en effet des femmes qui n'ont eu que 2 enfants, souvent à intervalle très éloigné, atteignant 4 et même 5 ans ; de telles valeurs ne se retrouvent pas dans les écarts de rang 2, qui ne dépassent pas 3 ans. Il se produit une certaine sélection des femmes avec l'accroissement du rang. Les durées augmentent fortement dès le 3^e rang, ce qui tendrait à expliquer les faibles nombres de naissances vivantes par femme.

(1) MARAGHI, E. (1966), p. 97, cite des chiffres de L. HENRY très voisins : 2,5 années pour l'Iran et les Bédouins de Palestine.

Lorsque un décès intermédiaire (à âge précoce ou mort-né) survient, l'écart est réduit considérablement. Malheureusement notre étude ne porte que sur 5 cas, et il n'a pas été possible de connaître la date de naissance de l'enfant décédé ; il semble, d'après le chiffre obtenu, que la nouvelle grossesse se produise presque immédiatement après le décès.

En guise de conclusion nous nous permettons d'insister sur l'utilité qu'il y a à se munir des monographies de villages lors d'une enquête de détail. Elles facilitent le relevé des personnes présentes, fournissent un âge qui, s'il n'est pas forcément exact, peut aider à retrouver plus rapidement un chiffre voisin de la réalité, et comportent en général la liste complète des jeunes enfants avec leur date de naissance. Ceci dispense de recourir aux actes possédés par les habitants, qui souvent ne les ont pas avec eux (parce que restés à l'école, ou emportés par le mari parti en voyage, etc.). De plus, lorsque qu'il s'agit d'un petit village (et c'est la règle au Congo) on a presque immédiatement une idée de la qualité du recensement.

SOURCES ET RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. — Cartes I.G.N. 1/200 000, feuille SA - 33 - XIII, Mossendjo.
1/50 000 SA - 33 - XIII Mossendjo. 2a, 2b et 2d.
Photographies aériennes, au 1/50 000, mission 47 1954, n° 12 à 15.
2. — Anonyme : Historique militaire des troupes du groupe de l'A.E.F. Rapport, 350 p.
3. — REY (P. Ph.) DUPRÉ (G.). — Fiches et notes manuscrites.
4. — GUILLOT (B.) (1967). — Réflexions sur des problèmes démographiques à propos du plateau Koukouya. *Cahiers ORSTOM*, sér. Sci. Hum., vol. IV, 1, 1967.
5. — NARAGHI (E.) (1960) — L'étude des populations dans les pays à statistique incomplète. Paris, éd. Mouton.
6. — Recensement et enquête démographiques, 1960-61, Ensemble du Gabon, résultats définitifs. INSEE, Service de Coopération et République Gabonaise, service de statistique. 1965.